**L’ŒUVRE JUDEO-MAROCAINE : DE L’ECRITURE DE LA MEMOIRE A L’AUTOBIOGRAPHIE**

**THE JUDEO-MOROCCAN WORKS: FROM THE WRITING OF MEMORY TO AUTOBIOGRAPHY**

Dounya Orchi

FLLA, Université Ibn Tofail, Laboratoire Langage et société

Email : dounyaorchi2002@gmail.com

**Résumé**:

La mémoire revêt un rôle primordial dans la production littéraire judéo-marocaine de langue française. Dans le présent article, nous allons mettre le point sur cet élément auquel recourent plusieurs écrivains marocains de confession juive afin de raconter leur enfance et leurs souvenirs vécus au Maroc. Ainsi nous tenterons de traiter également la dimension autobiographique qui caractérise ces écrits, et ce en abordant quelques textes à titre d’exemples.

**Mots clés :**

Littérature judéo-marocaine, mémoire, autobiographie, identité

**Abstract :**

Memory plays a key role in Judeo-Moroccan literary production in the French language. In this article, we will focus on this element used by several Moroccan writers of the Jewish faith to tell their childhood and their memories of existence on Moroccan territory. Thus, we will also try to delight the autobiographical dimension, which characterizes these writings and this by approaching some texts as examples.

**Keywords :**

Judeo-Moroccan literature, Memory, biography, identity

**Introduction**

La littérature judéo marocaine d’expression française a eu le mérite de mettre l’accent sur l’existence de la communauté juive au Maroc, laquelle date de plus de mille ans comme l’avait mentionné Haim Zaafarani (1983) dans son ouvrage qui retrace l’ensemble de ses recherches sur l’histoire des Juifs du Maroc au niveau social, culturel, religieux et économique. Il nous apporte un témoignage sur le passé commun des deux communautés juive et musulmane qui vivaient en parfaite harmonie pendant des siècles.

L’abondance des textes littéraires judéo marocains, en l’occurrence dans les années 1980s et 1990s du XXe siècle, va contribuer, à coup sûr, au renforcement de l’identité plurielle qui distingue le royaume du Maroc. Les écrivains judéo-marocains écrivent pour retrouver leurs ancêtres et immortaliser la vie de la diaspora. Nous tenons ici d’approcher les deux éléments constitutifs de cette littérature, à savoir la mémoire et l’autobiographie. Nous allons traiter, à titre d’exemple, des œuvres de quelques écrivains juifs marocains comme G. Zennou, E.A. El Maleh, M. Benabou et S. Malka.

Dans un premier temps, nous allons nous focaliser sur l’écriture de la mémoire comme reflet de l’Histoire dans les textes en question. Nous tenterons ensuite de traiter l’autobiographie comme étant l’une des caractéristiques spécifiques à cette littérature.

En fait, Malgré leur départ, ces romanciers même éloignés physiquement du Maroc, maintiennent, à l’instar de leurs co-légionnaires, un lien affectif avec leur pays natal. Néanmoins, leur identité est imprégnée par la culture occidentale suite aux effets de l’acculturation due à leur installation en France. Cependant, leur identité ethnique surgit de temps à autre sous forme de souvenirs :

« *(…) je découvrais que mes années marocaines –dix-sept en tout et pour tout, mais les dix-sept premières-avaient déposé en moi, en strates serrées, une gigantesque masse de souvenirs qui, constamment prêts à surgir avec une dimension et un relief que je ne leur connaissais pas, donnaient à tout ce que je vivais à Paris une figure, une coloration très particulières …* » (Benabou, 1995)

Ces souvenirs évoquent l’histoire de la communauté juive et son départ en masse. Il s’agit d’un travail de rétrospection qui use de la mémoire des auteurs visant ainsi à ressusciter ce passé nostalgique. Nous allons voir de quelle manière se déploie-t-il en concomitance avec l’écriture autobiographique.

**1. Le travail de la mémoire**

En quittant le Maroc, le citoyen marocain de confession juive porte en lui des traces de la mémoire d’une vie multiséculaire. Cette nostalgie est attestée par les traits des personnages dépeints dans les écrits judéo-marocains. Ils ne peuvent se détacher de leur appartenance ethnique identitaire :

« *Le Maroc me collait à la mémoire, comme si les fils qui me rattachaient à cette terre refusaient de se briser* » (Benabou, 1995)

La mémoire culturelle de la communauté juive marocaine se manifeste à partir des traditions, des rites et des mœurs qu’ils évoquent à tout moment de la narration. Leur identité se réaffirme par ces pratiques sociales. Dans ce sens, Georges H. Mead estime que : *« (…) Si l'individu se reconnaît une identité, c'est pour une large part en adoptant le point de vue des autres, celui du [[1]](#footnote-1)groupe social auquel il appartient, et celui des autres groupes*. » (Halpren, 2004).

Pour certains écrivains juifs, la quête de l’identité est associée à la recherche d’appartenance. Afin de reconstruire son identité, le Juif doit nécessairement renouer avec sa ville ancestrale, avec ses racines. A ce propos Ellie Wiesel écrit :

« *Etre Juif, c’est remonter dans la mémoire, c’est rattacher chaque moment où chaque parole a un passé toujours présent .D’où le sentiment de vivre constamment en exil. Si le Juif n’évolue pas en deux lieux différents, il s’épanouit dans deux êtres différents » (*Wiesel, 1987)

Cela se concrétise dans leurs productions littéraires par des revendications mémorielles, ce qui contribue à la reconstitution de leur identité perdue. Rappelons qu’un grand nombre d’écrivains maghrébins d’expression française ont apporté des témoignages sur l’histoire de leurs pays, en particulier ce qui évoque le passé colonial. Ils se sentent dans l’obligation de raconter les événements passés qui ont marqué l’histoire de leurs pays d’origine :

*« Le récit de la littérature peut être considéré lui aussi comme exercice des mémoires possibles de l’histoire, mais que cet exercice ne renvoie à d’autres garanties que sa propre responsabilité*. » (Bouju, 2006)

L’écrivain marocain juif est engagé non seulement à rapporter des faits mais aussi à entreprendre une écriture d’un passé révolu, d’une histoire d’une communauté vouée à l’oubli. D’ailleurs, dans la quasi-totalité des textes romanesques judéo-marocains, nous rencontrons souvent des bribes de souvenirs qui remontent à l’enfance du narrateur-personnage et qui touchent presque tous les aspects de la vie quotidienne de la communauté juive et sa cohabitation avec les musulmans.

Enfouis dans le trèfonds de l’inconscient, les souvenirs de ce passé surviennent même dans les rêves du personnage du roman *Le livre des cercles :*

« *Je me suis assoupi pendant quelques minutes, mais un songe douloureux m’a arraché à la quiétude. Alors j’ai laissé la mémoire tourner en moi comme une toupie, je me suis souvenu. »* (Zennou, 1988)

Tourmenté par ce passé douloureux, ce personnage est pris dans un cercle vicieux…Il ne peut s’en sortir, incapable de dissiper ses sentiments intérieurs qui l’accablent incessamment.

En effet, dès que leurs pieds foulent leur terre natale, se déclenchent des émotions et des souvenirs d’enfance qui les harcèlent continuellement. d’ailleurs, l’auteur de *Tinghir ou le voyage inachevé* se souvient du spectacle des bonbons de *Simhat[[2]](#footnote-2) Torah* disputé par les enfants à la synagogue à la vuedes enfants demandant l’aumône et se disputant les pièces de monnaie lors d’un séjour passé au Maroc.

Aussi, le personnage *d’Ailen ou la nuit du récit* est envahi tout au long de l’intrigue par des voix venant de loin lui rappelant les plaisirs de sa jeunesse. Ces voix fusionnantes provenant de tous les temps, le poussent à raconter les faits  « *ces voix qui le sollicitaient* »(El Maleh,1983) en leur attribuant la parole puisqu’elles sont enlacées avec la terre et l’histoire disant les maux et les plaies ancrés dans cette histoire oubliée.

« *Les voix. Un écho incertain, perdu, un horizon peuplé de regards, le chemin d’une errance qui vous entraine, séduit* …» (El Maleh, 1983)

Certes, Ils se remémorent de tout et de rien, des habitudes alimentaires ancestrales, des plats comme la Skhina,  « La Dafina » préparée par les familles juives étant le plat rituel du Chabbat, le thé, les petits gâteaux tels *kaab ghzal* (des pâtisseries à base de pâtes d’amande, de noix, parfumés à l’eau de rose ou d’oranger). Une cuisine particulièrement raffinée témoigne de l’influence française, en associant les ingrédients et les arômes de la tradition juive.

 La mémoire convoque aussi bien les lieux de culte comme la mosquée et la synagogue, les mausolées, dernière demeure des Saints que l’on visite chaque année pour célébrer les fêtes religieuses telle la Hiloula. Les coutumes, les mets, les plats traditionnels sont des éléments socioculturels qui rappellent certainement leur appartenance identitaire.

E.A. El Maleh a bien souligné l’importance que revêt la cuisine dans la vie des gens. Il s’agit d’un véritable art de vivre où vient se lire le lien avec la mère dont le goût de la cuisine imprègne la vie d’un homme dans le sens large du terme. Ceci dit, la mère est une terre « la terre-mère »…cette mère mille fois millénaire.... Le cordon ombilical qui transmet la nourriture au fœtus symbolise, si nous osons le dire, ce lien affectif entre la mère nourricière (la terre d’origine) et son descendant faisant allusion au personnage juif et à son enracinement dans le sol marocain : *«( …) coupez, coupez le cordon liant l’enfant à la mère, circoncision de prépuces, semés au hasard pour la fécondité de cette mère mille fois millénaire* » (El Maleh, 2002).

Dans son écriture, se conjuguent donc la cuisine, le mot et le sens. Ses romans constituent un lieu de recueillement ou de commémoration puisque une tranche de vie s’est arrêtée et s’est effondrée. En outre, il « *faut raconter une histoire, qui remplace et supplée le milieu perdu, garder des reliquats matériels qui deviennent des éléments dans un processus narratif et par cela même à leur tour des repères pour une nouvelle mémoire culturelle »* (El Maleh, 2002).

Ces reliquats matériels pourraient désigner les quartiers juifs (Les Mellahs) qui continuent à hanter le paysage mémorial dans toutes les villes marocaines, de même que les cimetières juifs, tels que le cimetière marin d’Asilah dans *Parcours immobile* :

 « *En 1966 mourait un certain Nahon, le dernier juif d’Asilah dans ce petit cimetière marin, le cimetière juif d’Asilah, sa tombe, la dernière tombe juive en date, simplement maçonnée, sans revêtement de marbre. A côté, d’autres tombes plus prétentieuses, véritables monuments funéraires, disent la richesse et le modernisme des familles concernées (…) Les tombes les plus anciennes, simples**pierres* confondues *avec la rocaille et l’herbe, anonymes par l’effacement de toute inscription. Ici, le temps s’est effacé, la présence confondue avec la mer infiniment recommencée »* (El Maleh, 1980)

Le personnage nommé Naom préférait mourir sur la terre de ses aïeuls au lieu de partir. Toute sa famille a quitté le pays. Lui, il est resté seul. C’est la raison pour laquelle sa tombe, contrairement aux autres, manque d’ornements. Elle est *tout simplement maçonnée*.

Aussi Essaouira, sa bien-aimée, cette citée heureuse ou oubliée : « *belle au bois dormant dont le sommeil n’a pas été troublé après l’essor industriel et social (….) Ville morte, embaumée dans ce* *passé, ville momie qu’on viendrait admirer dans son sarcophage*. » (El Maleh, 1985).

Ou encore ce coffret de thuya, qui pérennise les lettres du grand-père de Nessim dans « *Mille ans, Un jour »* dans lequel se lisent mille années de vie juive au Maroc. Il raconte le voyage effectué vers les lieux saints pour le pèlerinage (par le grand-père et ses amis) en compagnie de leurs concitoyens juifs marocains qui partaient pour le commerce.

En vérité, le départ imprévu de cette communauté a été mal appréhendé par ces auteurs. il s’agit d’une tragédie qui a fait éclater de la narration qui, à son tour, a fait surgir la culture judéo-marocaine dans tous ses états. En fait, les anthropologues ont eu toujours recours aux traditions et aux mœurs, notamment les habitudes alimentaires qui relient intensément l’individu à sa communauté. Saadi Lahlou l’en a confirmé de cette manière :

«(…) *Le repas lui-même devient polysémique : il peut être vu comme un comportement alimentaire avec une connotation socialisante (manger) ou comme un comportement social avec une connotation alimentaire (être ensemble). Cette polysémie se traduit par un même fonctionnement sur le mode de la participation dans lequel l’objet mangé est un symbole de communauté ,à la fois incorporé et partagé ,c’est-à-dire incorporé par tous collectivement »* (Lahlou,1998).

De son côté, l’écrivain marocain Gilles Zennou (1988), dans son œuvre *La Désaffection* avait, à travers son personnage, réclamé son impuissance de se débarrasser de ses souvenirs d’antan, à savoir les habitudes alimentaires :

« *Ainsi, quand elle dépliait les couches des gâteaux turcs, il espérait soulever les strates successives de son passé pour dévoiler ce qu’il fut .il ignorait que l’archéologie de lui-même, l’infini travail de la mémoire ne faisait que commencer*.» (Zennou, 1988).

En outre, il s’agit d’une mémoire multiple, qui avait recourt au gustatif, aux mœurs et aux traditions judéo-marocaines pour compenser la frustration et le sentiment d’aliénation fortement éprouvé par le narrateur-personnage. Le passé marocain est si présent dans l’acte scriptural littéraire au point que les écrivains trouvent dans ce foisonnement de souvenirs un remède aux blessures identitaires engendrées par le départ forcé de toute une communauté.

Le personnage *Raphaël* de l’œuvre *Le livre du cercle* (Gilles Zennou), reconnait que l’identité judéo-marocaine tient encore place grâce à la mémoire encore vivace en disant :

« *J’ai tout perdu sauf la mémoire des morts. C’est peut-être pour moi la seule manière d’être encore Juif*. » (Zennou, 1988)

La littérature judéo-marocaine de langue française est ainsi inscrite dans le travail de rétrospection dans lequel la mémoire constitue un trait distinctif pareillement à la littérature francophone. Pourtant, c’est une mémoire sclérosée, affectée par la mort et la perte des traces identitaires et des repères spatiaux. Lors de son retour à Tinghir, sa ville d’enfance, le père n’arrive pas à retrouver le chemin de la tombe du grand-père après de longues heures de recherches :

« *Le père* *tente de rassembler ses souvenirs. Par ici…non, par là…ils ont quitté les maisons basses en pisé qu’il ne reconnait plus, qu’il n’a jamais dû voir*. » (Malka, 2000).

Désorientés, les personnages découvrent avec amertume et grand regret l’effacement du passé glorieux de la communauté juive que les indigènes ignorent, les jeunes en particulier. Suite à cela, le protagoniste a projeté d’écrire l’histoire de sa communauté qui avait contribué à la résistance et lutte contre les colons et qui, elle aussi, a enterré ses martyrs à côté de ses confrères musulmans :

*« Tout cela, est-ce de l’histoire ?  Ou sont-ce les miettes dérisoires d’un passé dont [[3]](#footnote-3)personne n’a gardé la trace ? Est-ce que les gens, alentour, se souviennent ? Est-ce que les gens savent pourquoi il y a ces soixante-dix tombeaux alignés côte à côte, et cet autre là-bas, plus loin, isolé à l’écart ? »* (Malka, 2000).

Seule la mémoire reste dépositaire de l’identité et de l’existence juive au Maroc. Elle est le seul héritage qui leur reste vivant après la disparition du grand-père qui vivait au Mellah de Tinghir. Confrontés à un sentiment de dépaysement suite aux changements qu’a connu le pays.

Marcel Benabou, déçu, s’est rendu-compte avec désarroi que le présent de sa communauté est illusoire et que le monde décrit (agonisant) survit grâce à l’écriture :

*« Qui sait ?peut-être en est-il déjà ainsi du temps de mon enfance ? Peut-être étais-je en train de forger à coups de souvenirs reconstruits, de confidences orientées, de légendes incontournables, un univers purement mythique ?* » (Benabou, 1995).

L’auteur est arrivé même à mettre en doute ce monde de son enfance tant le présent devient taciturne en comparaison avec le passé grandiose de sa vie passée.

L’écriture est pour l’écrivain judéo-marocain un moyen pour repousser le mal intérieur voire une pratique thérapeutique visant à se réconcilier avec le passé et à affirmer sa véritable identité.

**2-l’écriture autobiographique**

L’autobiographie est définie par Philipe Le jeune comme**:**

« *Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité » (*Lejeune, 1975).

Le récit racontant la vie de l’auteur se distingue des autres genres littéraires par le fait qu’il traite de la vie personnelle de l’écrivain. Il a dû déclarer dès le début du récit son identification au narrateur et au personnage, scellant ainsi ce que l’on appelle le pacte autobiographique.

« *L’autobiographie suppose qu'il y ait identité de nom entre l'auteur tel qu'il figure par ton nom sur la couverture, le narrateur du récit et le personnage dont on parle. C’est là un critère très simple qui définit en même temps que l'autobiographie se distingue de tous les autres genres de la littérature que ce soir un autoportrait un essai un journal intime*. » (Le jeune, 1975).

Il s’agit bien d’un contrat établi entre lui et le lectorat (à son insu) où il s’engage à raconter sa vie en toute véracité. Cependant, il est possible de rencontrer des autobiographies dans lesquelles le nom du personnage principal ne correspond pas à celui de l’auteur. Il suffit de découvrir certaines indications qui témoignent que le personnage n’est autre que l’auteur lui-même.

Il est évident que chaque autobiographie est fondée essentiellement sur les travaux mémoriaux. L’écrivain doit être crédible et raconter les faits réels. Ce critère de vérité s’annonce dans certains récits cités auparavant. Marcel Benabou l’avait mentionné clairement en se référant à Gustave Flaubert en disant (dans *Jacob, Menahem et Mimoun, une épopée familiale*, p 81) :

« *Ce serait une épopée grandiose (…) sur l’histoire familiale (…) elle servait ainsi de mémoire et de signe de reconnaissance pour les jeunes générations* … » (Benabou, 1995).

En racontant des événements dont il était témoin durant son enfance, les histoires narrées par sa mère, celles de sa tante Rachel qui leur racontait les événements vécus au Mellah de Meknès, il ne s’empêche de déclarer :

« *Craignant que sa mémoire* aussi *ne vienne à la trahir (crainte qui se révéla vaine : jusqu’à son dernier jour, sa mémoire lui demeura pleinement fidèle), elle se résolut à confier à l’écriture quelques-uns de ses récits. »*(Benabou, 1995)

Le père de *Marcel* lui fournit, lui aussi, des informations concernant les grands bouleversements de l’histoire du Maroc durant la moitié du XIXème siècle, ce qui rajoute de l’effet de réel à son récit.

Edmond Amrane El Maleh, en rapportant les troubles socio-politiques qu’a connu le Maroc en 1965 et 1979, en évoquant son engagement politique au sein du parti communiste, son nationalisme et sa lutte contre le colonialisme français, fait de son œuvre intitulée *Ailen ou la nuit du récit*, un texte dont le personnage principal répond pratiquement au profil de l’écrivain bien qu’il y ait introduction de la fiction dans le réel.

Par ailleurs, ces événements racontés dans les textes littéraires sont ancrés dans l’Histoire du pays, ce qui leur procure beaucoup plus de crédibilité et de véracité. L’occupation française et l’instauration du protectorat sont évoqués dans *Jacob, Menahem et Mimoun, une épopée familiale* quoique le récit soit focalisé sur le passé de la communauté juive marocaine.

Chez Salomon Malka (*Tinghir ou le voyage inachevé*), le protagoniste est identifié à l’auteur par son métier de directeur d’une chaine radiophonique, ainsi que par son lieu de naissance (la ville de Larache). *Le livre des cercles* est rédigé sous forme d’un journal intime qui contient des repères spatiaux.

Quand à Marcel Benabou, son récit est composé de souvenirs d’enfance. S’épargnant de toute étiquetage générique, il avance que :

*«  (…) elle me permettait d’éviter des mots comme autobiographie’ ’mémoires’’ ou ‘’ récits d’enfance’ ’dont le seul énoncé en ce temps –là me hérissait*. » (Benabou, 1995)

Il va sans dire que les textes judéo-marocains d’expression française relèvent généralement de la littérature personnelle, comme l’a bien précisé Mohammed Lakhdar :

*« Les écrits judéo-marocains sont, par conséquent, très marqués par la présence de la littérature intime ou personnelle .que son récit sur la vie de l’auteur d’une manière explicite, qu’il raconte une fiction comportant des indices de vérité, l’écrivain judéo-marocain ne peut échapper à sa condition identitaire qui le contraint à faire de sa production une littérature à résonnances autobiographiques. »(Lakhdar, 2011)*.

L’écriture demeure une catharsis pour ces écrivains dans la mesure où elle leur permet de surmonter leurs blessures identitaires. Cette identité enfouie dans l’imaginaire des personnages qui tentent de retrouver les traces d’un passé révolu dans la terre de leurs ancêtres. La rétrospection et le recours à la mémoire est telle qu’elle est en passe d’assurer la préservation de l’appartenance à l’identité et judéo-marocaine.

Les souvenirs déclenchés au cours de la narration, le patrimoine culturel de la communauté juive décliné en traditions culinaires, les mœurs, pratiques religieuses, rites et voyages effectués aux différents lieux où résidait la communauté juive dans tout le Maroc ont pu maintenir voire retisser les liens des Marocains juifs avec leur pays natal.

Revisiter ce passé douloureux par le biais de l’écriture serait-il un moyen pour atténuer l’ardeur des émotions infligées par les personnages des récits ?

En raison de la disparition des repères géographiques dus à l’évolution du pays, un sentiment de dépaysement est fortement éprouvé chez les personnages en question.

Ainsi le travail de la mémoire qui marque cette littérature et sa ressemblance avec la littérature intime nous laisse dans l’incertitude de la classer dans le genre autobiographique de manière générique. Les récits sont imprégnés de fiction ou d’épopée comme dans le texte de Marcel Benabou. Quant à Edmond Amrane El Maleh, écrivain rebelle, il refuse d’inscrire son œuvre dans un genre littéraire précis. Il est connu par sa singularité qui se manifeste dans le non-respect des règles de l’écriture romanesque classique et la transgression des normes linguistiques, ce qui justifie son attitude vis-à-vis des autres formes d’expression littéraires.

En fait, c’est une écriture qui contient des composants enracinés dans le conscient de l’individu, la mémoire, la langue plurielle et l’histoire. Elle constitue un retour vers ce qui est oublié. Les écrivains écrivent leur ‘’moi’’ pour récupérer leur existence invoquant leur passé lointain que la mémoire a marqué par ses empreintes ineffaçables.

**Conclusion**

Soucieux d’attribuer une certaine véracité à leurs récits, les romanciers judéo-marocains tiennent à conserver leur identité marocaine à travers leurs productions littéraires qui se veulent une narration de leurs vécus et de leur enfance passé au Maroc, ce qui justifie la dimension autobiographique que revêt ladite littérature parallèlement à l’écriture de la mémoire. L’acte scriptural vacille entre mémoire, autobiographie et Histoire.

Enfin la littérature judéo-marocaine d’expression française rend-compte de sa spécifité en tant que littérature diasporique complexe, mais surtout à travers l’identité métisse de ses auteurs, le plurilinguisme attesté dans ses textes, et l’intrusion des événements historiques dans les récits. Est-il alors plus plausible de classer ces textes dans la catégorie de la littérature historique ?

**Bibliographie**

Halpern, Catherine (2004), *l'individu, le groupe, la société,* Auxerre, éditions Sciences Humaines

Edmond Amrane El Maleh (1983), *Mille ans Un jour*, Paris, André Dimanche, 2002, p.160

* El Maleh, Edmond Amrane (1983), Ailen *ou la nuit du récit*, édition Dimanche

El Maleh, Edmond Amrane (1980), *Parcours immobile*, François Maspero, Paris

Elmaleh, Edmond Amrane (1985), *Essaouira* *l’oubliée*, Autrement, Paris, hors-série 11, Emmanuel Bouju, *La transcription de l'Histoire : essai sur le roman européen de la fin du XXe siècle*, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2006

:Lakhdar*,* Mohammed (2011)*, littérature judéo-marocaine d’expression française et identité,* Editions universitaires européennes, Allemagne, 2011,

Malka, Salomon (2000), Tinghir ou le voyage inachevé, Paris, Lattés

* Marcel Benaabou (1995), *Jacob, Ménahem et Mimoun. Une épopée familiale*, Paris, Seuil

Philippe Lejeune (1975), *Le Pacte autobiographique*, Seuil, 1975, nouv. éd. coll. « Points »,1996

* Saadi Lahlou(1998), Penser manger, Paris, PUF
* ZAFRANI, Haim(1983), *Mille ans de vie juive au Maroc*, Paris, Maisonneuve et Larose

Zenou, Gilles(1988), *La Désaffection*, Paris, Noël Blandin

* Zenou, Gilles(1988), *Le livre des cercles*, Paris, Noël Blandin
* Wiesel, Ellie(1987), Signes *d’exode, Paris*, Grasset

1. [↑](#footnote-ref-1)
2. Fête religieuse juive [↑](#footnote-ref-2)
3. [↑](#footnote-ref-3)